

# FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

23<sup>e</sup> Année — N<sup>o</sup> 186

Août 1905

26, RUE DROUOT (IX<sup>e</sup>)

Les premières

Boucles d'oreilles

Pastel de N. GROPEANO



Abonnement d'un an :

France..... 36 francs

Etranger (Union postale) 42 —

PRIX

3 FRANCS;

ETRANGER : 3 FR. 50

Ayuntamiento de Madrid

N. GROPEANO

(Reproduction interdite)



# LE PROCÈS DES CHARTREUX



On lit dans le "TEMPS" du Jeudi 1<sup>er</sup> Juin 1905



Nous avons entretenu nos lecteurs du procès pendant entre le liquidateur des Chartreux et l'Union Agricola, et du jugement rendu par le Tribunal de Grenoble, le 18 mai 1905. Cette décision proclame que la nouvelle étiquette des Pères Chartreux ne constitue ni une contrefaçon, ni une imitation de l'ancienne étiquette de la Grande Chartreuse, ni une usurpation de nom, les Pères Chartreux étant restés propriétaires de leur nom. Le Tribunal s'est déclaré incompétent sur la demande en concurrence déloyale. Ce jugement qui relève de nombreux documents de jurisprudence à l'appui de la thèse qu'il consacre, s'appuie sur des motifs intéressants à connaître et qui donnent une physionomie spéciale à ce procès : il déclare que « le liquidateur des biens de la congrégation des Chartreux est bien en possession de la marque de la Grande-Chartreuse, « mais les produits qu'il fait fabriquer à Fourvoirie et qu'il livre au public « sous cette marque, ne sont pas ceux que les Pères Chartreux ont fabriqués « suivant leurs procédés de fabrication et ont vendus jusqu'à leur expulsion « du couvent de la Grande-Chartreuse ; que par application de la loi du « 1<sup>er</sup> juillet 1901 la marque de la Grande-Chartreuse a bien pu rester entre « les mains du liquidateur de la congrégation dissoute et expulsée, mais les « secrets ou procédés de fabrication ont été emportés par les Chartreux, comme « une propriété insaisissable, du moment où les procédés non brevetés demeurent « inconnus, et la marque s'est ainsi trouvée séparée du produit dont elle avait jusqu'alors garanti la provenance ».

Il résulte de ce jugement que la *Véritable Liqueur des Pères Chartreux* est, seule, celle fabriquée par les Pères à Tarragone (Espagne) où ils ont installé leurs établissements après l'exil de la Congrégation.

La bouteille dont la gravure réduite est ci-contre, est donc désormais pour le consommateur l'image exacte de celle qui contient les bienfaisants produits des Pères, et c'est cette bouteille qu'il faut réclamer à tous les marchands et détaillants.





## Monsieur Courant- d'Air

CONTE FANTASISTE  
par H. DAUX-ROLL

### I

Par une nuit sereine, la lune brillait au ciel profond. Sur l'étendue bleue du sable, la pyramide du très ancien et très vénéré pharaon Doudoufri, allongeait une pointe d'ombre nettement découpée.

Deux formes de voyageurs glissant sur les rais lumineux, sautèrent à terre. Le jeune prince Zéphyr arrivait en escapade d'une contrée lointaine et barbare où son papa l'avait envoyé méditer, sous la surveillance du plus bizarre, du plus subtil des valets : « Monsieur Courant-d'air. »

Aux cotés de son jeune maître tout brillant de fraîcheur gracieuse, M. Courant-d'air est, des pieds à la tête : une grimace.

C'est une flûte, une asperge montée, un être incolore, gauche, silencieux, toujours agité et sautillant. Son visage tanné s'illustre d'un nez énorme, effilé du bout, qu'encadrent des mèches follement ébouriffées.

Cependant, le prince Zéphyr surnommé Toto, agite ses ailes diaphanes et bat des mains.

— Vois ! mon vieux : cette pyramide inoubliable désormais, ombragea ma première rencontre avec la plus belle petite princesse qui fut jamais ! Ici nous avons juré une amitié éternelle, ici le bon dieu Nil me l'a promise pour femme, voilà un siècle à peine.

— Et depuis ce temps, M. le Vent a tout fait pour changer la direction de vos idées, tout ! jusqu'à nous exiler, jusqu'à me promettre que je serais roué vif si nous revenions ici ! nous voilà pourtant revenus !

— Ne crains rien de papa, mon pauvre vieux, je prendrai tout sur moi.

— Vous prendrez tout, mais... vous me laisserez les coups ! avec la seule ressource de pleurnicher comme votre belle-maman M<sup>me</sup> la Pluie ! qu'elle perspective !

— Bah ! tout s'arrangera. Apporte ma valise.

Dans la valise ouverte, Toto plonge ses mains et les relève en agitant un ruissellement de gouttes bleues et laiteuses étincelantes. Ce sont, à profusion, des opales et des turquoises du pays d'Ophir qu'il destine à la princesse Rosée. Mais la voix grondeuse de Courant-d'air s'élève :

— Voyez, M. Toto ! La lune luit sur le repos des choses et le sommeil des êtres ; il est temps de songer au repos pour nous-mêmes.

De la valise, il retire une couverture en plumes de Colibris ;



puis entraînant son jeune maître, ils disparaissent du côté opposé de la pyramide, là où l'ombre est intense et noire.

### II

La lune, curieuse, s'arrête au-dessus de la pyramide en basalte bleu.

Voilà qu'à l'un des angles de pierre, un bloc bouge, tourne sur lui-même, puis surgit une forme blanche, souple, prudente... Est-ce un spectre des nuits d'Orient ? est-ce l'âme du pharaon rôdant autour de sa demeure d'éternité ? la forme glisse, s'allonge... Paix aux mânes royales du doux Pharaon ! Celui qui rampe vers la valise a des yeux bien vivants tout allumés de convoitise. Les yeux sombres, le nez aquilin saillant, les pommettes jaune clair, l'air hardi de l'homme — tout : dénonce le bédouin fils du Désert.



Le froid des pierres qu'il palpe.



Le bédouin Kiki s'est attiré la haine des hommes et la colère des dieux, en profanant le secret et les richesses des tombes antiques. Vingt fois il avait échappé au pal et au fouet. Kiki dédaignait les dieux, haïssait les hommes et déjouait leur justice.

Au jardin aride de cette âme fleurissait pourtant une rose ardente : le bédouin était retenu au milieu des hommes, sur les rives du fleuve, par son enfant — une petite fille qu'il aime plus que le désert et la liberté.

Il pense à elle, devant les richesses étalées sous ses yeux. Il se demande si le mirage, l'hallucination du trésor, cherché par lui jusqu'au plus profond des mausolées, ne se joue pas ici de sa convoitise?

Le froid des pierres qu'il palpe le rassure aussitôt. En un instant, la valise fermée, bouclée, disparaît sous les plis de son manteau blanc; — l'homme se coule derrière le bloc qui se referme.

... Et la Lune qui aime les pillards autant que les



... glissait sournoisement par les cheminées.

rêveurs, la Lune indulgente se met à sourire sur le silence des choses.

### III

Curieux, menteur, poltron, traître et ivrogne : Courant-d'air était tout cela et bien autre chose encore! M. le Vent lui avait plus de cent fois montré la ligne de l'horizon en le renvoyant à tous les diables. Mais le valet obstiné se sentant la vocation de suivre un maître aussi magnifique, se faufilait partout sur ses traces. Et l'habitude les avait liés l'un à l'autre.

Quand le maître était prodigue de bourrades et de taloches le valet riait d'un profil, grimaçant de l'autre, racontait pour le désarmer, les potins du pays.

Car les maisons les mieux fermées n'avaient pas de mystère pour lui. Étant le génie de l'indiscrétion, il glissait sournoisement par les cheminées, mettait son œil aux serrures, soufflait sur le fard des dames, volait les billets doux par les fenêtres mal closes, faisant mille polissonneries dont les plus patients enrageaient. Lorsqu'on lui avait claqué toutes les portes au nez, il accourait narrer des aventures dont le Vent riait grassement.

Avec tout cela, Courant-d'air avait une vertu réelle : — un dévouement absolu pour son jeune maître.

\* \*

Quand le prince Zéphyr se fut bien convaincu de la perte de son trésor, il se moucha si fort, que Courant-d'air en fut révolutionné.

— N'allez-vous pas pleurer, mon prince! Eh bien et moi? Est-ce que je ne vais pas remuer tout le sable du désert pour vous la retrouver votre valise.

— C'est pas tout! dit tristement Toto... il y a si longtemps que je n'ai pas vu ma petite princesse!

— Est-ce que je ne vais pas fouiller tous les bosquets du pays? Je vous la retrouverai votre princesse!

Mais Toto demeurait morne.

— Où sont-ils les bosquets de ce pays de sable? Mon vieux je vais te confier... je me sens les ailes cassées! J'ai fait un mauvais rêve : Je voyais Rosée dans une île merveilleuse dont des crocodiles affreux gardaient l'entrée. J'allais pourtant y voler, quand l'oncle Siroco est venu me briser les deux ailes. Parole! j'en ai encore mal au dos.

— C'est rhumatismal! affirma Courant-d'air, donnez-moi donc le signallement de votre princesse?

— Elle est tout ce qu'il y a de plus beau au monde, et puis elle a des yeux de turquoise qui doivent me chercher partout.

— Bon! voilà ce qui s'appelle un signallement précis. Je brûle de vous la ramener : adieu seigneur Toto.

— Attends! cria le prince, encore un détail : elle a une mère qui pleure tout le temps que le temps n'est pas beau!

### IV

Lancé à tout hasard, Courant-d'air qui courait après une bonne idée s'arrêta net.

— J'ai trouvé! — Je n'étais qu'une bête. La valise n'est-elle pas en cuir d'hippopotame tanné?

Il se mit tout de suite en devoir de déguster l'air en fin connaisseur, aspirant à droite, reniflant à gauche, suivant son nez en mille circuits fantaisistes. Ce nez important aiguë du bout était une façon de casier où les odeurs, parfums, arômes, senteurs, essences et relents étaient flairés, triés, catalogués et reconnus avec une subtilité inconnue aux humains.

Une fois orienté sur l'odeur spéciale du cuir-tanné d'hippopotame, le nez avisé ramena son propriétaire en un instant, au pied de la pyramide, qu'ils explorèrent, l'un suivant l'autre, de la pointe aux assises.



J'ai trouvé!

Dans l'intervalle de deux pierres une fente sombre apparut. Y ayant passé son nez, Courant-d'air souffla fortement.

Le bloc de pierre tourna et la forme d'un bédouin bondit à terre. Courant-d'air saute à côté, et les voilà tirant chacun en sens inverse, les oreilles de la valise.

— Rends-la moi! bédouin voleur.

Sans sourciller, celui-ci serre d'une main vigoureuse, le long col de Courant-d'air, qui reçoit en même temps un croc-en-jambe. Le glissement d'un serpent, le rebondissement d'une balle donnent une faible idée de la souplesse de Courant-d'air se dégageant, répétant obstinément :

— Tu me la rendras! bédouin voleur.

— C'est toi qui es un brigand, diable en caoutchouc! Un misérable de ton air ne peut tenir ce trésor que du pillage. Je porte ceci au pharaon qui te fera bel et bien empaller.





*Tout chacun en sens inverse.*

— Ton pharaon! Je m'en soucie comme d'un chalumeau! Sa couronne à serpent doré et les sphinx acroupis aux portes de ses temples ne l'empêcheront pas de devenir poussière que mon maître balaiera sans façon.

— Ici on ne devient pas poussière, manant! on devient et on reste momie pour l'éternité. Qu'est-ce que c'est ton maître?

— C'est Sa Majesté M. le Vent! Empereur des tempêtes!

— Ton esclavage sera donc long comme le temps. Moi je suis un homme libre.

— Mauvaise raison pour chiper une valise pleine de pierreries.

— Ecoute-moi, esclave des éléments : — qu'importent les pierreries à tes maîtres, n'ont-ils pas les étoiles? Moi je n'ai qu'une fille dont je veux faire une princesse... Je garde le trésor!

— Bon! il est justement destiné à une princesse — à une vraie, tu sais. Rends-le moi.

Kiki détacha une gourde pleine d'eau-de-vie de palme.

— Il fait soif, dit-il, buvons. — Puis ayant médité :

— Esclave des éléments, nous partagerons le trésor, mais tu te tairas?

— Par la foudre! je me tairai, nous partagerons et tu me donneras une outre gonflée de cette eau-de-vie... passe-moi encore la gourde : — A ta santé!



*Les lézardes semblent demander à boire...*

Le bédouin saisit la valise à pleines griffes. Puis frappant le sol du pied, il évoqua l'appui du diable Siroco. Le démon du désert est le père des bédouins, l'ami des pillards, l'allié sûr de tout ce que hait le royaume du bon dieu Nil.

Aussitôt un tourbillon de sable s'élève, enveloppe Courant-d'air en l'aveuglant. Quand il put enfin rouvrir les yeux, l'arabe et le trésor avaient disparu.

## V

Le printemps est une rude saison, aux bords brûlés du grand fleuve. La terre est sèche, crevassée, la chaleur étouffante. Les maisons construites en limon craquent de partout; leurs lézardes béantes semblent demander à boire! Les bêtes vont la langue pendante, songeant obscurément : — Le bon dieu Nil nous oublie!

— Le bon dieu Nil s'est détourné de nous! pensent les hommes.

— Le dieu Nil est débonnaire! dit Siroco.

Et le démon en profite pour avancer infatigablement son sable jaune qu'il souffle sur les moissons, les villes et les arbres. Tout s'enveloppe d'un suaire de poussière.



*il grêle des coups de bâton!*

— Comme il fait soif! gémissent les artisans, il pleut de la sueur! il grêle des coups de bâton, la sécheresse avive la sévérité des scribes.

Courant-d'air a le gosier plus sec que jamais. En vain,



*Le Démon souffle son sable jaune*

pour se rafraîchir a-t-il pénétré dans maints celliers, renversant les outres pleines afin de noyer sa soif dans l'eau-de-vie ou l'hydromel. Il a perdu à ce jeu sa prudence ordinaire; ce matin même, déambulant par les ruelles, il s'est jeté dans les jambes de Siroco qui l'a cinglé de sable brûlant.

## VI

M. Courant-d'air est venu rafraîchir son dos meurtri à l'ombre des papyrus qui bordent le fleuve. Le fleuve réduit de moitié roule avec efforts ses eaux nonchalantes.

— Comme il fait triste! songe une enfant des hommes assise sur la rive, les pieds dans l'eau.



*afin de noyer sa soif*



Frère, la chair dorée, d'énormes yeux noirs où semble concentrée toute la mélancolie de la nature malade qui l'entoure, Anou la jeune égyptienne, songe ainsi solitairement : — Comme il fait triste dans la vie !

Au lointain de l'orient, la pyramide de Doudoufri s'éclaire doucement, le matin monte à l'horizon. Un souffle frais coule sur la rive. Deux pieds mignons chaussés de minuscules pantoufles de cristal brillent dans le gazon : Anou tressaille, se retourne et voit penchée sur elle, une forme délicieusement rose.

— Bonne Isis... une fée !!

— Non, non ! rien que la princesse Rosée ! — chante une voix de rossignol. — Et toi, songeuse enfant que fais-tu là à l'heure où tout dort encore ? Où vont tes songeries si tristes ? Qui es-tu ?

— Je suis Anou, la fille du bédoin, répond l'enfant avec un soupir profond.

Rosée soupire, en écho.



— Toi aussi, tu attends donc le retour du prince charmant qui retarde tant ?

— Anou n'attend jamais personne !

Rosée s'avise qu'il doit être triste de n'attendre personne ; émue de compassion elle demande plus bas :

— Et ton père, le bédouin...

— Il me fait peur ! murmure la petite.

Elle se tait et songe aux yeux de charbons ardents, à la haute stature de Kiki... ce père étrange qui parfois la serre contre lui à étouffer, et parfois disparaît pendant des jours et des jours. Elle songe que les hommes se détournent de lui, comme les enfants, d'elle-même. Et rencontrant le regard apitoyé de Rosée, Anou pleure pour la première fois, sur sa petite vie solitaire.

Rosée ne sait pas comment on console, elle pleure aussi.

... Voilà que des fleurs se lèvent du gazon d'émeraude, des lotus au regard bleu turquoise, des arabis alpina parmi lesquels s'avancent des scarabées d'or sombre.



Le passe au cou de la princesse

... Et de tout ceci, une grande douceur monte vers l'enfant mélancolique : il lui semble que les choses de la nature s'efforcent à la consoler.

Alors, Anou détache de ses épaules un précieux collier d'opales, le passe au cou de la princesse qui sourit, radieuse, aux premiers rayons du jour.

\*  
\* \*

Au beau milieu des papyrus, M. Courant-d'air dresse un nez qui flaire la victoire.

Trouver dans le même nid la princesse Rosée et les pierreries, quelle joie pour le serviteur du prince amoureux !

Mais il est une satisfaction toute personnelle que Courant-d'air va s'offrir immédiatement, c'est la vengeance. Décider d'aller chercher les hommes de la justice qui viendront constater le vol et saisir le voleur au logis, fut pour le subtil valet l'affaire d'une seconde. Il y courut à toutes jambes !

## VII

Au moment même où Courant-d'air s'éloignait, une barque légère abordait silencieusement. Une forme enveloppée



... abordait silencieusement.

de blanc se coula entre papyrus et roseaux : — personne n'était là ! Seules, les deux enfants absorbées dans leurs confidences, tournaient le dos au rivage.

A l'abri des branches touffues, le bédouin dressa sa haute silhouette, observant la princesse Rosée de toute l'acuité de ses yeux ardents. Mais un point brillant dans l'herbe sollicita son attention : une petite pantoufle de cristal, minuscule, oubliée là...

L'arabe retint à peine une exclamation. D'un bond souple, il fut auprès, s'en empara, et disparut comme il était venu, sans que le bruit d'une branche froissée eut révélé sa présence.

## VIII

La limpidité du ciel, la transparence de l'eau, quelque chose aussi des roses discrets de l'aurore, tout cela scintille au collier d'opales que Rosée fait glisser à son cou, tandis qu'Anou insiste :

— Je t'en prie, garde-le ! Il va si bien à ma première amie !





(Reproduction interdite)

(Appartient à M. Durand Ruel)

PORTAIT D'ENFANT

Pastel de Mme MARY CASSATT







Et comme la princesse se défend de l'accepter :

— Ecoute ! je vais te dire : ce beau bijou qui fait si bien sur toi, je ne l'aimais pas pour moi-même. On raconte que les opales sont les larmes figées de celles qui pleurent sans que jamais une main amie vienne essuyer leurs yeux... on raconte qu'elles jettent le sort mauvais... Toi qui es si heureuse, si belle, tu ne le crains pas, dis ?

— Alors, décide Rosée, je prends les opales, mais je veux en même temps emporter toutes tes peines. Si tu pleures encore, j'essuierai tes yeux ; et quand nous serons heureux et réunis, Toto et moi, tu partageras notre bonheur.

— Le bonheur ! Je sais maintenant que c'est une fée rose si brillante, si légère... j'ai peur que tu ne me quittes aussi vite que tu es venue : le bonheur, ce n'est pas pour Anou...



grimpa aux branches d'un dattier

\*\*\*

Comme l'enfant disait ces choses, un grand tumulte retentit vers la maison ; plusieurs scribes en sortaient conduits par l'avisé « Courant-d'air » qui gesticulait, sautillait en montrant le collier, les enfants :

— Oui messieurs scribes, cela s'est fait ainsi : le coquin a disparu emportant notre valise, que j'avais l'honneur de porter, ayant l'honneur de servir mon jeune maître illustre, le prince Zéphyr.

— Le prince Zéphyr où est-il ? s'écria Rosée en allant vers les hommes.

A la vue du collier ceux-ci allaient s'emparer de la jeune fille en disant : — Celui que nous cherchons c'est Kiki le bédouin mûr pour le pal, allons rends ton collier.

Anou s'avança vivement, tremblant de tout son être.

— Ne la touchez pas ! le collier est à moi, je suis la fille du bédouin. Qu'a-t-il fait ? Qu'en voulez-vous faire ?

— C'est un voleur ! un double coquin ! clama le valet. Il a volé avec ce collier le trésor que le prince Zéphyr destinait à Mademoiselle la princesse. Dis ? où est ton coquin de père ?

Comme Anou anéantie demeurait sans répondre, le chef des scribes ordonna :

— Saisissez la petite, elle parlera devant les juges et sera l'otage ! Saisissez-vous aussi du colier volé !

... Tant d'émotions jointes à l'ardeur du midi, affolèrent la tendre Rosée qui s'évanouit dans un rayon de soleil.

Ce n'est plus de la mélancolie qui parle aux yeux de Anou, c'est une affreuse peine.

Courant-d'air regardait à la dérobée ce silencieux désespoir. Il se dit : — J'ai fait une sottise ! il faut la réparer.

Aussitôt il souffla si fortement par la pièce que les scribes portèrent leurs mains à leur visage en criant :



— Bonne Isis ! Quelle rage de dents nous saisit aux machoires !

— Pauvres gens, dit Courant-d'air, passez donc dans la pièce voisine, vous y trouverez de l'huile chaude qui, versée dans l'oreille, calme la douleur. Allez ! bonnes gens, je garderai l'otage. Ils y coururent.

Courant-d'air saisit à pleins bras l'enfant inerte, grimpa aux branches d'un dattier et puis héla un bon petit nuage bien blanc. Il y installa la douloureuse Anou. Alors soufflant, nageant, poussant, il se dirigea vers le Royaume-d'en-haut.

## IX

Depuis deux lunes déjà, le dieu Nil dépérissait visiblement, concentré en soi-même, indifférent aux choses extérieures. Il s'avisa enfin qu'il était las des splendeurs de la civilisation, fatigué d'adoration, dégouté d'encens, et songea à aller se retremper aux saines joies de la nature, en pays nubien. L'air natal lui rendrait le goût de couler en paix une vie utile. Il s'en irait là prendre les eaux et rejoindre cette fantaisiste Madame la Pluie attardée en un saint pèlerinage.

## X

Dans le bois d'acacias mêlés de mimosas, le jeune prince Toto venait furtivement se rafraîchir des brûlantes ardeurs de la saison.

dépérissait sensiblement



Toto traînait des jours mélancoliques. Le destin taquin se moquait vraiment par trop de ses audaces, de ses espoirs et de son amour. La jeune Rosée, objet de la brouille familiale, échappait à toutes ses recherches. Il l'avait demandée aux lotus pâles des bords de l'eau, cherchée dans les bosquets de roses, poursuivie dans les roseaux du Delta : les fleurs avaient répondu par des soupirs capiteux qui lui avaient tourné la tête vers le désespoir ; les roses avaient accroché ses regrets à leurs épines, et les roseaux avaient eu des chuchotements moqueurs. Le dieu Nil était absent, tous ceux qui l'aimaient





avaient fui ; Courant-d'air lui-même ne reparaisait plus ! Ramené par une tendre superstition aux pieds de la pyramide, le prince Zéphyr évoque les mânes de pharaon :

— Toi qui fus Doudoufri auras-tu un cœur de pierre comme les miens, ne me diras-tu pas où est l'inconstante Rosée ?

Au pied de la pyramide, vers l'un des angles, une pierre bouge... Kiki sauta à terre, lestement, en disant :

— Tu m'as appelé, me voici !

— Par l'Aurore ! ma mère, tu es un délicieux pharaon, s'écria le jeune homme. Vas-tu me rendre ma princesse ?

— Je vais te mener à elle ! Suis-moi, elle t'attend.

Toto s'élance aux côtés de l'arabe qui, lui tenant fortement la main, l'emmène d'un pas rapide vers le désert.

Le sable jaune était interminable, le soleil dardait des rayons brûlants ! Toto suffoquant, s'arrêta soudain :

— Me mènes-tu vraiment vers elle ? Comment la tendre Rosée résiste-t-elle à cette brûlante atmosphère ?



Le bédouin sortit alors de ses poches la pantoufle de cristal minuscule. Toto allait la porter à ses lèvres, quand des cris rauques éclatèrent dans la solitude jaune. Des hyènes apparurent, et la voix moqueuse de Siroco retentit méchamment :

— Vous êtes le bienvenu ! jeune étourneau.

## XI

Le dieu Nil chevauche les eaux lourdes, sur son fidèle hippopotame, le plus vieux de ses serviteurs, que Rosée couronne de feuillages tressés. Deux crocodiles sacrés nagent devant, en éclaireurs; deux ferment la marche; tout autour, des poissons dont les écailles lancent des éclairs d'argent. On dépasse les plaines arides, des rivages recuits au soleil que dominent des villes engourdies. Tout à coup les crocodiles d'avant-garde dressent leurs machoires formidables, les museaux des poissons pointent sur l'eau.

— Voyez donc cette petite chose blanche qui file de si bon train au-dessus de nous, s'écrie Rosée.

Le dieu Nil braque aussitôt sa longue-vue et appelle :

— Ohé là-haut ! Qu'est-ce que c'est ?

Un nez magistral, effilé du bout, se penche :

— Je descendrais bien, mais il y a les bêtes sacrées qui... qui me font une sacrée peur avec leurs machoires...

— On ferme ! ordonne le dieu aux crocodiles.

Alors le nuage se déploie en longue écharpe de mousse-



line, s'abaisse, et Rosée reçoit la jeune Anou dans ses bras tendus.

\*  
\*  
\*

En approchant du terme de son voyage, le dieu Nil prenait un visage sévère, comme fermé aux intérêts de ce monde. Autour de lui, les choses partageaient sa gravité. Une colline nue, sans aucun manteau de terre, cernait la rive d'un côté : de l'autre, c'était le sable jaune, à l'infini.

Les enfants se tenaient silencieusement; l'hippopotame nageait avec force : en avant, les crocodiles agitaient leur queue, en humant l'air de nubie. Des hommes noirs nagèrent jusqu'à eux, avec de grands encensoirs qu'ils balançaient à leur nez; puis on leur passa aux pattes de larges anneaux d'or. L'eau miroitait au soleil des tropiques. Soudain un grondement parti des entrailles de la terre, ébranla le calme des choses.

Sur un signe, l'hippopotame débarqua à terre les enfants.

— Attendez-moi là ! dit le dieu.

Il dit et chevauchant sa monture intrépide, il la dirigea à travers l'eau bouillonnante jusque vers deux gouffres béants qui se creusaient en avant d'une grotte sombre.

... Comme il y entra, la nuit étendit ses voiles d'ombre sur la terre et les eaux.

## XII

Dans cette extraordinaire contrée, sans ombre, il y avait une montagne dont la cime allait se perdre, à la rencontre des étoiles.



Les jeunes filles assistées de Courant-d'air attendaient au pied, découragées de chaleur.

— Est-ce que tu vois enfin maman ? demanda Rosée.

Courant-d'air s'élança rapide comme l'éclair; bientôt retentit son juron familial : — Par la foudre ! J'ai failli être gelé là-haut. Princesse ! Princesse !

— Maman ! s'écriait Rosée, ma maman !

C'était bien M<sup>me</sup> la Pluie : elle descendait à regret des hauteurs immaculées, l'air très grave. Derrière elle, ondulait à larges plis son manteau éblouissant; une lourde couronne de glaçons étincelait à son front. Elle eut un moment d'émotion débordante en serrant son enfant contre elle; puis sans un mot, elle disparut pénétrant dans la grotte mystérieuse.



— Que diable vont-ils faire là-dedans ? demandait Courant-d'air, que la beauté des saints mystères ne touchait pas. Bon ! pensa-t-il à part lui, ce serait bien le diable si je ne trouvais pas une ouverture où glisser un œil ? . . . . .

Une heure plus tard, un cri plaintif retentit. Le crocodile en montant la garde autour de la grotte sombre avait aperçu le pauvre Courant-d'air, cherchant à pénétrer les mystères qui doivent demeurer inconnus aux êtres de ce bas monde.

## XIII

Rosée et sa mélancolique amie passèrent cette nuit dans l'attente. Une étoile unique veillait au-dessus de la grotte ; au matin elle pâlit, s'effaça dans les buées mauves qui effleuraient le sol. Aussitôt la grotte s'illumina : à l'entrée le dieu Nil parut tout rajeuni, splendide dans son manteau bleu brodé de poissons d'argent, le visage rayonnant d'une auguste bonté. Il agita son manteau en mouvements rythmiques, et la vie en jaillit.

Des sources vives bondissent hors des gouffres, en vagues pressées, tumultueuses. Le fleuve d'un seul élan monte, se gonfle, dépassant les rives, enjambant les berges. Et l'inondation porte partout la joie, la vie. Des nuées de pigeons mettent des nuages au ciel, des bandes de canards passent à fleur



*file comme un trait*

d'eau, des moissons de fleurs se lèvent ; bêtes et gens se baignent avec délice, avec ivresse.

Les nubiens amoureux de leur dieu amènent la barque à la proue dorée, aux mats d'ivoire. Il y monte ; M<sup>me</sup> la Pluie est à son côté, les enfants se confondent avec les brassées de fleurs ; les nubiens nagent autour, parmi des milliers de poissons.

Tout aime, chante et respire.

\*  
\*  
\*

Dans l'allégresse générale, Courant-d'air demeure penaud les narines frémissantes, en proie à une extraordinaire inquiétude.



*les jeunes filles amantées de Courant d'Air*

Debout dans son beau manteau bleu, le dieu Nil interroge l'horizon. Il appelle :

— Courant-d'air ! filez promptement vers le Nord et revenez plus vite encore dire ce que vous aurez vu.

— Que votre grandeur m'expédie plutôt vers le midi ! j'ai gagné cette nuit une courbature...

Un formidable claquement de mâchoires se fait entendre.



*un moment d'émotion débordante*

Les yeux blancs d'épouvante, Courant-d'air file comme un trait, vers le septentrion.

## XIV

Les crocodiles éclaireurs dressèrent soudain des museaux indignés. Des sons inquiétants arrivent jusqu'aux voyageurs,



*rangés en ordre de bataille*

et tout à coup un projectile vient s'abattre aux pieds de Rosée.

Roulé en boule, les cheveux en désordre, les yeux hagards, Courant-d'air supplie :

— Grand dieu Nil protège-moi, c'est la fin du monde !

Rosée s'apeure, et M<sup>me</sup> la Pluie quittant son air majestueux se dresse hérissée.

Au tournant du fleuve, une falaise s'avance sur l'eau en forme d'éperon ; sur cette citadelle apparaissent M. le Vent et son oncle Siroco rangés en ordre de bataille.

Toutes voiles gonflées, M. le Vent, les yeux hors de la tête, fulminait de rage. A son côté, le Siroco fumait une pipe insolente et nauséabonde ; l'arrière-garde se composait d'un troupeau d'hyènes qui aboyaient horriblement.

Le dieu Nil se préparait à poursuivre sa route avec sérénité, mais M. le Vent lança au beau milieu du fleuve un énorme bloc de granit qui barrait le chemin, et tonna tout écuman :

— Vous ne passerez pas !

Et le sable s'efforçait de recouvrir les berges.

— Quelle audace, messieurs ? chez moi !

— Vous ne passerez pas que vous ne nous ayez livré la grande pleureuse que nous allons réduire en miettes.



— En bouillie! corrigea le démon.  
 — Silence! ordonna le dieu. M<sup>me</sup> la Pluie est mon amie.  
 Que vous a-t-elle fait?  
 — Elle a ensorcelé mon Toto, elle le retient caché.  
 Coquine de pleureuse!

Le Nil se retourna vers M<sup>me</sup> la Pluie. Elle, avec la sérénité des âmes innocentes, laissait couler doucement des pleurs tièdes sur le front de sa fille :

— N'entre jamais dans la famille de ce forcené, ma tendre enfant.

— Vous avez été abusé, dit le Nil, en regardant M. le Vent avec la condescendance indulgente des êtres qui ne se fâchent jamais. Mais alors où donc est Toto?



— Oh! où est-il, s'écria Rosée tout en pleurs.  
 — Gredin! coquin! ivrogne! traître de Courant-d'air!! arrive ici! hurla M. le Vent.

On chercha Courant-d'air vainement : il avait disparu. Mais le dieu, se tournant vers Siroco, répétait sa question :  
 — Où donc est Toto?

Le démon se prit à rire insolemment en lançant une bouffée de fumée au visage du dieu Nil.

Le dieu rougit si violemment que toute l'eau du fleuve s'empourpra, sembla lancer des vagues de sang à la poursuite de l'impie. Les hyènes hoquetaient en rires macabres, les crocodiles les poursuivirent; on entendait les craquements de leurs membres broyés mêlés aux cris d'épouvante. Des colonnes de sable tourbillonnaient avant de tomber; mais les flots se précipitaient, buvaient l'aridité; et sur les sables mêmes, partout où le dieu Nil étendait les splendeurs de son manteau, les



fleurs levaient, les moissons germaient, des insectes innombrables grouillaient de vie.

Siroco rassembla ses derniers combattants; haletant et furieux, jurant affreusement, il montra le poing à toute la compagnie et galopa vers le désert.

## XV

— Et cette grande colère? demanda le Victorieux.  
 M. le Vent, debout sur sa falaise, se grattait la tête avec irrésolution, toute sa rage s'était muée en inquiétude. Soudain, il se précipita à la rencontre du dieu, si près de l'eau qu'il semblait à genoux :



— Pardon! cher Seigneur... je ne me mettrai plus jamais en colère... mais rends-moi mon Toto; mon chérubin, mon cher petit.

— Je ne l'ai pas! répondit le dieu Nil, avec bonté, en relevant son adversaire, mais il ne peut être perdu et je me sens d'humeur, aujourd'hui à désirer que tout le monde soit heureux.



— Alors, rends-moi Toto! supplia Rosée, j'en ferai mon mari, et nous ne nous quitterons plus.

— Toto a été fiancé avant sa naissance! interrompit M. le Vent, avec volubilité, il sera l'époux de M<sup>lle</sup> la Bise sa cousine par alliance. Bon dieu Nil, rends-le moi! j'en ferai un fils obéissant.

— Et vous ma bonne amie, que me demandez-vous? demanda le dieu à M<sup>me</sup> la Pluie.

— Je demande, pour chacun, la liberté d'aller où il voudra.

— Ainsi vont les choses de ce monde... vous faites trois vœux qui s'anéantissent l'un l'autre; la liberté, c'est pour chacun, un tout petit champ borné par le champ du voisin. Il me vient pourtant l'idée de consulter Toto lui-même avant d'en disposer. Allez donc et cherchez-le. Celui qui saura me le ramener, aura ma voix.

— J'ai pour moi celle de la nature! hurla M. le Vent en s'éloignant.

Le bon dieu Nil se pencha sur Rosée, et lui mettant au front un baiser — comme un talisman :

— Va! mon enfant, l'amour est plus fort que les raisonnements, plus doux que la liberté..., tu nous ramèneras Toto.

H. DAUX-ROLL

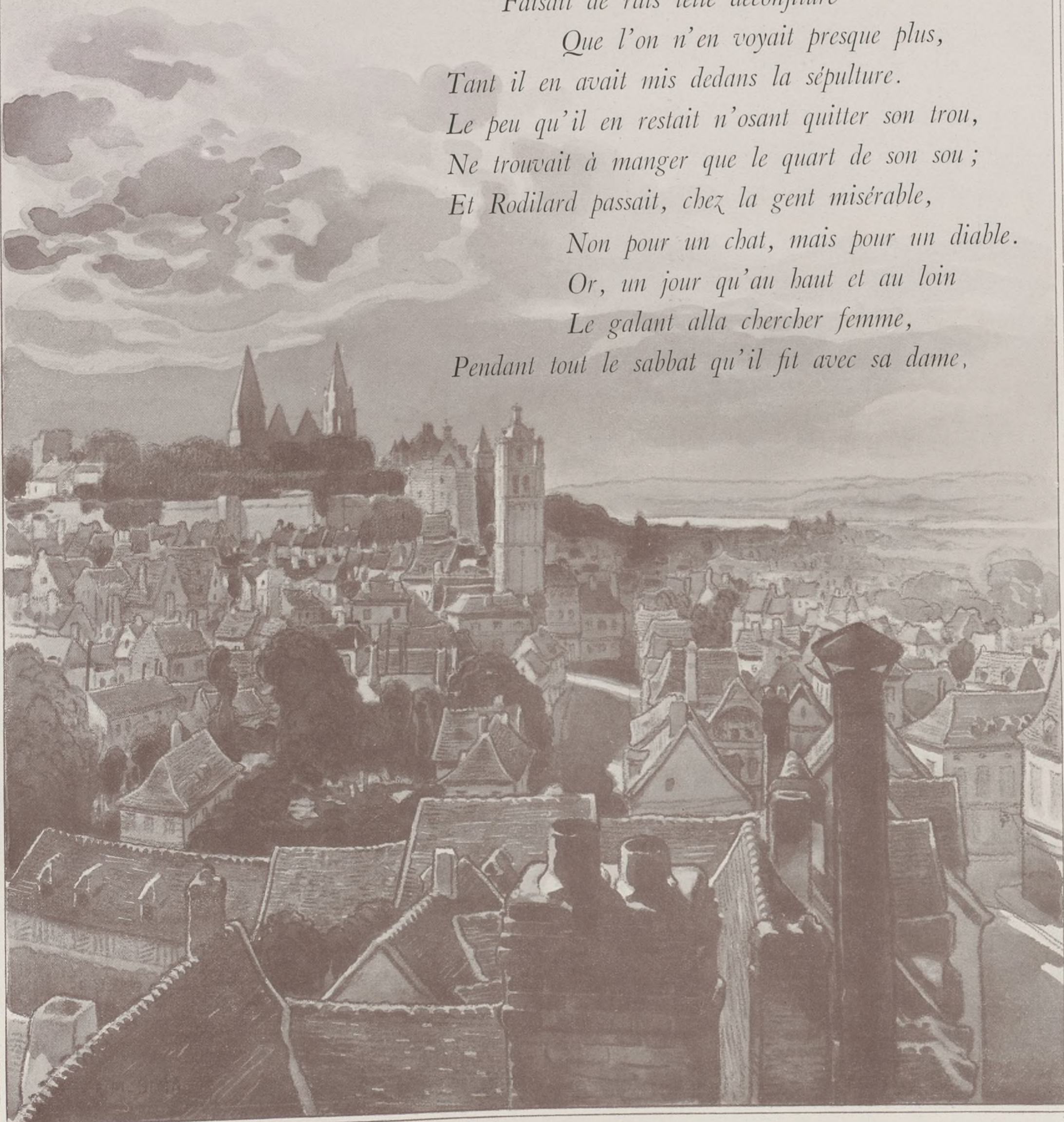






## CONSEIL TENU PAR LES RATS

*Un chat, nommé Rodilardus,  
Faisait de rats telle déconfiture  
Que l'on n'en voyait presque plus,  
Tant il en avait mis dedans la sépulture.  
Le peu qu'il en restait n'osant quitter son trou,  
Ne trouvait à manger que le quart de son sou ;  
Et Rodilard passait, chez la gent misérable,  
Non pour un chat, mais pour un diable.  
Or, un jour qu'au haut et au loin  
Le galant alla chercher femme,  
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,*



LE FABLIER DES COMÉDIENS. — Fable dite par M. LE BARGY, Sociétaire de la Comédie-Française  
Décor de E. M. SIMAS. — Médailon de JOSÉ CLARA.



*Le demeurant des Rats tint chapitre en un coin  
 Sur la nécessité présente.  
 Dès l'abord, leur Doyen, personne fort prudente,  
 Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,  
 Attacher un grelot au cou de Rodilard;  
 Qu'ainsi, quand il irait en guerre,  
 De sa marche avertis, ils s'enfuieraient en terre;  
 Qu'il n'y savait que ce moyen.  
 Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen :  
 Chose ne leur parut à tous plus salutaire.  
 La difficulté fut d'attacher le grelot.  
 L'un dit : « Je n'y vas point, je ne suis pas si sot »;  
 L'autre : « Je ne saurais ». Si bien que sans rien faire  
 On se quitta. J'ai maints chapitres vus,  
 Qui pour néant se sont ainsi tenus;  
 Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,  
 Voire chapitres de chanoines.  
 Ne faut-il que délibérer,  
 La cour en conseillers foisonne;  
 Est-il besoin d'exécuter,  
 L'on ne rencontre plus personne.*

LA FONTAINE







Le Puceau d'Orléans. — Réduction de la grande poupée du Musée JEANNE D'ARC, à Orléans : costume porté par le jeune garçon qui représentait l'héroïne dans les processions solennelles célébrant la fête de JEANNE D'ARC (1725-1830).

# Au pays des poupées

Dessins de M. P. FRANC-LAMY

**T**OUS LES ENFANTS n'ont pas la joie de voyager, d'aller de ci de là, à travers nos provinces, vers les plages ou vers la montagne, s'emplier les poumons d'air nouveau, et les yeux, d'images pour eux inédites. C'est à ces petits, qui demeurent en la grande ville, par les mois chauds de l'été, que le BOURGEOIS DE PARIS veut indiquer une belle promenade, une promenade à l'ombre, qui pourtant leur fera rencontrer les types pittoresques des Français de partout, ces types dont notre collaborateur FRANC-LAMY est allé croquer, à leur intention, les curieuses silhouettes : il s'agit des quatre cents poupées réunies par M<sup>lle</sup> MARIE KENIG, inspectrice de l'enseignement, au musée pédagogique de la rue Gay-Lussac.

Et comme, aujourd'hui, les grands enfants ont, à l'égal des petits, l'amour ou la curiosité des jouets, je ne saurais trop engager ces grands enfants à accompagner au pays des poupées, les petits qui en manifesteront le désir.

Ce n'est pas un effort banal que celui qui fut accompli en 1896 par M<sup>lle</sup> MARIE KENIG. Très au courant du travail manuel, dans les établissements d'instruction, M<sup>lle</sup> KENIG avait remarqué que les pièces sur lesquelles s'exerçaient les futures mains de fées, n'étaient pas telles qu'en les exécutant les élèves y trouvassent de l'attrait : elle conçut ce rêve d'ajouter un élément de plaisir à l'aride besogne prévue par le programme scolaire ; et à l'occasion de l'exposition nationale et coloniale de Rouen, elle obtint de ses chefs l'autorisation d'adresser une circulaire aux écoles normales, aux écoles primaires supérieures, aux cours complémentaires, de France et des Colonies.

Dans cette circulaire, elle invitait ses correspondantes à participer à l'exposition de Rouen, en envoyant avec les travaux ordinaires de couture, des poupées vêtues soit de costumes traditionnels, soit de costumes historiques, qui, après l'exposition, seraient conservées, dans une salle publique agencée à cet effet, au musée pédagogique.

La circulaire était éloquent : M<sup>lle</sup> MARIE KENIG fut comprise : deux cents poupées lui furent envoyées de tous les points du territoire ; ce fut le point de départ de la collection actuelle, qui, chaque année s'augmente de quelques unités sensationnelles. Car vous entendez bien que M<sup>lle</sup> KENIG n'est pas femme à laisser s'engourdir son zèle : elle poursuit sans relâche, la tâche à laquelle elle s'est adonnée, avec un dévouement infatigable ; tâche éminemment fertile pour l'éducation, puisqu'elle ajoute à son but essentiel d'instruire, le secret d'amuser.

« Leurs costumes, a écrit M. MAURICE BOUCHOR, en tête du livre consacré pour M<sup>lle</sup> KENIG à ses poupées, leurs costumes, auxquels on a travaillé dans toutes les écoles normales de jeunes filles, et dans quelques autres écoles, ont exigé des couturières fort habiles ; ce sont des merveilles de goût ;



Frien, poupée hollandaise. — Don de M<sup>me</sup> FRÉDÉRIC LAMY.



Paysan d'Uchizy (Saône-et-Loire), XVIII<sup>e</sup> siècle. Riche paysanne de Marsennay (Saône-et-Loire).





Mariés de Saint-Marc



Martiniquaise. — Don de M. LEMIAU, enseigne de vaisseau à bord du d'Estier, qui quittait la Martinique quelques heures avant la catastrophe.

et ce sont aussi de précieux documents, d'excellentes restitutions, de vraies traditions vivantes; c'est un peu, et même beaucoup de notre histoire, de notre légende, de nos rêves, de nos amours d'autrefois et de toujours...

» Ces costumes, que l'instinct populaire a cherchés, trouvés, fixés en types presque immuables sous des variations légères, ces costumes révélateurs d'une race, d'un coin de terre, d'une âme sérieuse ou gaie, fine ou robuste, naïve ou étrange, ne sont-ils point parents de nos légendes, contes, chansons, et danses populaires, dont la haute valeur pour l'historien, le poète, l'érudit n'est plus à démontrer. » (1).

Sommes-nous en Bretagne? Voici la paysanne d'Auray, avec sa coiffe de dentelle et son tablier de soie brochée, rose pâle; voici une riche mariée de Plougastel, en jupe rouge gaufrée, tablier bleu, corsage couvert de broderies; puis une

amusante Cuesantaine, coiffée d'un bonnet plat, et vêtue d'une robe noire, d'un tablier lilas, et d'un petit châle gre-

nat à franges noires; puis un joueur de biniou de Bannalec, en culotte bouffante blanche, et veste bleue; puis une vieille dame de Coutances en costume de 1840; puis une marchande du vieil Evreux; puis



Dentellière du Puy (Haute-Loire). Ecole normale du Puy.

de jolies paysannes des environs de Niort; puis une pêcheuse sablaise.

Le Poitou fournit un paysan maraischin; l'Aunis et la Saintonge sont représentés par une femme de l'île de Ré. La Guyenne et la Gascogne par une bouquetière bordelaise, une paysanne du Quercy; le Béarn, par des bergers de la vallée d'Ossau; le Comté de Foix par les bergers de la vallée de Bethmale; le Languedoc, par le paysan de la Salvetat, la dentellière du Velay, les paysans de la Lozère; la Provence, par le chefs des bouchers et le tambourinaire se rendant à la procession de la Fête-Dieu à Marseille, et par une Arlésienne, la coquette figure que MISTRAL a chantée en ces vers célèbres :

(2) *Pièi, dins uno èso negro, esquicho  
Lôugeiramen sa taio richo,  
Qu'uno espingolo d'or sufis à ressarra :  
Pér treneto longo e brunello  
Soun pèu pendoulo, e i'enmantello  
Si dos espalo blanquinello.  
Mai elo, n'arrapant li trachèu separa,*

*Lèu lis acampo e li restroupo,  
A plen de man lis agouloupo  
D'uno dentello fino e clareto; e'no fes  
Li belli floto ansin restrenchto  
Tres cop poulidamen li cencho  
Em'un riban à bluio tencho,  
Diademo arlatem de soun front jouine e frès.*

Je cite encore, en courant — car si l'on s'arrêtait à chacune des poupées, il y aurait des pages et des pages à écrire — la paysanne de Bellevaux (Savoie); la riche paysanne des environs de Mâcon, la vigneronne de Nuits-Saint-Georges, la paysanne brionnaise (Bourgogne); l'Alsacienne

du Haut-Rhin; la paysanne et le paysan vosgiens (Lorraine); la maraîchère des environs de Paris (Ile de France);

(1) *Poupées et Légendes de France*, par M<sup>lle</sup> M. KENIG. Préface de M. MAURICE BOUCHOR. Dessins de MATHEY. (Librairie centrale des Beaux-Arts, éditeur.)

(2) Puis, dans une casaque noire elle presse — légèrement sa taille riche, — qu'une épingle d'or suffit à resserrer; — par tresses longues et brunes, — ses cheveux pendent et revêtent comme d'un manteau — ses deux épaules blanches, — mais elle en saisit les boucles éparées, — vite les rassemble et les retrouse, — à pleine mains les enveloppe, — d'une dentelle fine et transparente; et une fois, — les belles touffes ainsi étreintes, — trois fois gracieusement, elle les ceint — d'un ruban à teinte bleue, — diadème arlésien de son front jeune et frais.



Juive de Milianah. — Don de M<sup>me</sup> SAHUC, directrice de l'école normale de Milianah.



Paysanne d'Osteraken (Suède). Don de M<sup>me</sup> LAGERGREEN.





La reine MARIE-AMÉLIE. —  
Don de M. LAVAUD.

là ne se borne pas l'effort de l'éminente inspectrice générale de l'enseignement; elle a voulu fournir aux plus humbles le moyen de s'amuser avec rien et elle a guidé les mains expertes des petits vers la fabrication des jouets qui n'exigent que des bouts de papier, des brins de paille, etc. Ce faisant, elle montrait à quel point elle avait la compréhension de la psychologie de l'enfant. Ce n'est pas faire une remarque nouvelle, en effet, de signaler la tendresse toute spéciale dont l'enfant entoure le jouet qu'il a fabriqué lui-même: il y admire inconsciemment, mais amplement, son ingéniosité, son imagination, son adresse manuelle; donnez à un enfant un jouet luxueux: il ne tardera pas à le détériorer, à le démantibuler, et vous ne le verrez pas un instant jouer avec

ce jouet intact, ou jouer avec ce qu'il lui en reste, ainsi que l'indique celui qui l'a inventé: non; l'enfant conçoit autrement le mode d'emploi; il invente à son tour une façon de s'en servir; et lorsque ses petites mains ont fait du tout des débris, qui nous semblent destinés à la hotte du chiffonnier, il s'applique à imaginer des usages qui lui plaisent, et auxquels nous n'aurions certes pas songé.

Or, le casse-tout, lorsqu'il a en main l'objet qu'il a organisé de toutes pièces, devient un conservateur endurci: il choie sa création, il ne la touche, et surtout ne la laisse toucher qu'avec mille

précautions; M<sup>lle</sup> KÆNIG a donc eu cent fois raison, lorsqu'elle s'est vouée à cette tâche d'enseigner aux petits, non pas comme on s'amuse avec un jouet, mais comment on peut faire sans frais, avec des bouts de papier, de carton, de bois, qu'un déshérité même doit avoir à portée de sa main. Et l'on verra au musée pédagogique à quelles merveilles son initiative a donné naissance: ce sont de véritables objets de vitrine, que l'adresse et la patience ont tiré de débris humbles à l'excès.

Au moment où il vient de se créer à Paris une Société des amateurs de jouets et jeux anciens; au moment où chacun de nous écoute en soi l'écho d'une lointaine tendresse pour quelque vieux bibelot, qui lui fut un jouet préféré, le BOURGEOIS DE PARIS se sentait incité à rendre visite au musée de M<sup>lle</sup> KÆNIG, qui témoigne d'un effort si dévoué, et dont la puissance d'enseignement, aussi bien chez les faiseuses de poupées, que chez les visiteuses qui les admirent, est désormais incontestée.

## UN BOURGEOIS DE PARIS



Sainte-Geneviève. — Costume  
exécuté par M<sup>lles</sup> MARIE et  
MADELEINE TABUTEAU.



Paysanne masquée de Fano (Danemark): Travailleur des champs.  
Don de M. le comte de RABEN.



Vieille paysanne et Mariée d'Oléron,  
cette dernière portant le plus grand  
bonnet de France.





# Impromptu pour Flûte et Piano

Autographe musical de P.-L. HILLEMACHER

*dolce espressivo*

*molto tranquillo*  
[ ♩ = 76 ]

*cresc.*

*cresc.*

*a tempo*

*dim. molto e Rall*

*a tempo*

*dim.* *10* *Suivez*

*mf* *cresc.*

*Sost.* *cresc.*



*f* *dim. poco* *dim. sempre*

*f* *dim.* *dim. sempre*

*Dolce come prima a tempo*  
*cédez un peu*

*a tempo*

*cresc.*

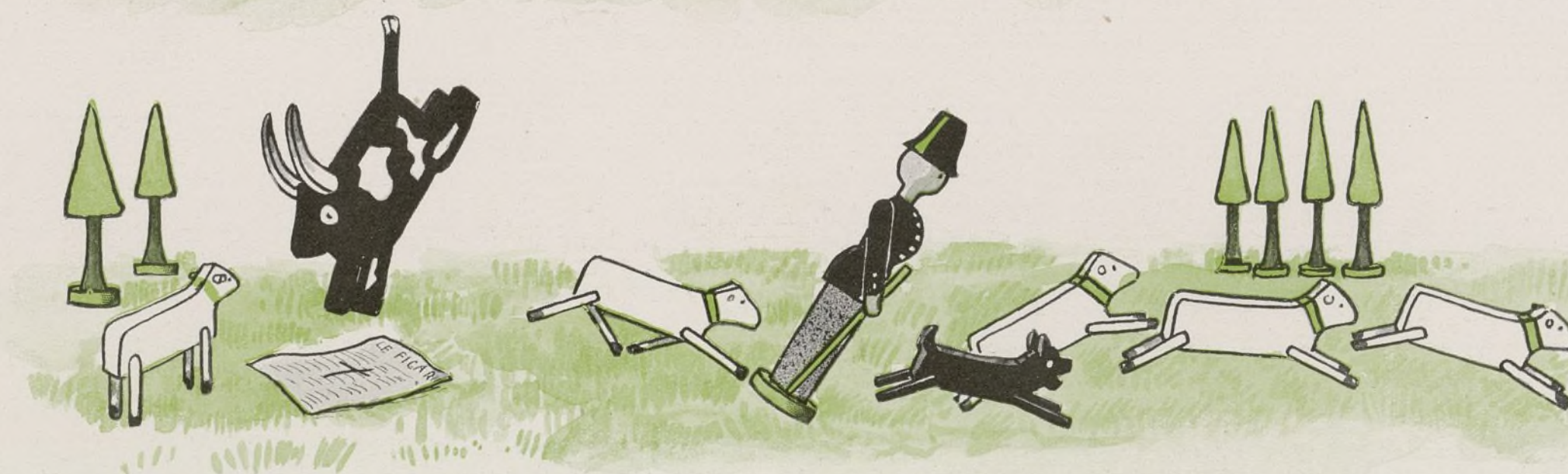
*cresc.*

*dim. e Rall.* *p*

*dim.* *For.* *For.*

*L. L. Hoffmann*





Deux Images pour les tout petits



# L'ATTAQUE DU MOULIN



par ANDRÉ HELLÉ



# L'ENFANT

*d'après les Maîtres du XIX<sup>e</sup> Siècle*

par PAUL GSELL

*Il est si beau l'enfant, avec son doux sourire,  
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,  
Ses pleurs vite apaisés,  
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,  
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie  
Et sa bouche aux baisers !*

Est-il plus admirable sujet pour les peintres ? Les yeux de l'enfant ! Ses boucles soyeuses ! et ses bonnes joues moitié chair, moitié fruit, comme on l'a dit ! C'est de quoi ravir toute âme d'artiste comme toute âme de mère.

Et cependant ils ne sont pas très nombreux les maîtres qui ont su dignement célébrer l'enfance. Pourquoi ? Parce qu'il y faut une délicatesse, une dévotion qui caresse doucement, sans appuyer. Il y a des Titans de l'art qui n'ont jamais su

leur faire peut-être une place plus large de nos jours qu'aux époques précédentes.

Les aimait-on au temps où MONTAIGNE ne se rappelant même pas combien la Mort lui en avait enlevé, écrivait avec une insouciance féroce : « J'en ai perdu un ou deux. » Les aimait-on quand LA BRUYÈRE voyait en eux le raccourci de tous les vices humains : « Les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, intéressés, paresseux, volages, intempérants, menteurs, dissimulés... Ils ont des joies immodérées, et des afflictions amères sur de très petits sujets. Ils ne veulent pas souffrir le mal et aiment à en faire. Ils sont déjà des hommes. »

Non certes on ne les aimait pas. Presque tous les hommes de ces époques étaient sans doute de l'avis de ce personnage quinquex qui disait : « J'adore les enfants quand ils crient, parce qu'on les emporte. »



CARRIÈRE (EUG.). — La Famille (Musée du Luxembourg)

peindre un enfant. Ceux de MICHEL ANGE dans la Sixtine, ceux qu'ALBERT DÜRER assoit sur les genoux de ses Vierges ne sont pas des enfants, mais de pensifs et sombres petits vieux. Il leur manque le doux sourire dont parle HUGO.

D'ailleurs on comprend peut-être mieux les enfants, on

Aujourd'hui, au contraire, le respect sans cesse grandissant de l'individu s'attache à l'âme enfantine elle-même. On sent qu'il est mal de la brusquer, qu'elle a droit à des égards et qu'une attentive affection peut seule assurer son harmonieux développement.





(Reproduction interdite)

# À TROUVILLE. — La Plage

Tableau de H. MORISSET









DAMPT (JEAN). — Le Baiser de l'Aïeule (Musée du Luxembourg)

antiques qui servent de parrains aux nouveau-nés. En avant les Achille, les Hector, les Ulysse, les Aristide, les Nestor, et les Sabine et les Cornélie! Dans le même temps le romantisme anticipé de CHATEAUBRIAND et de M<sup>me</sup> DE STAËL baptise quantité de petits René, de petites Delphine et de petites Corinne.

Le lyrisme et le drame de 1830 sèment dans les berceaux les noms d'Elvire, de Richard, d'Edouard, d'Adèle, de Blanche, de Marguerite. En 1848, des parents n'hésitent pas à appeler leurs filles : Liberté, Egalité, Fraternité! Sous le second Empire le loyalisme s'atteste par les prénoms d'Eugénie, de Clotilde, d'Hortense, de Mathilde. Sous la troisième République la démocratie tient sur les fonds baptismaux les Marcel, les Pierre, les Jacques, etc...

Eh bien! Ces variations se reflètent mieux encore, cela va sans dire, dans la représentation de l'enfance par les artistes.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle la naissance du roi de Rome mêle soudain une émotion attendrie à la fièvre guerrière :

*Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,  
Les drapeaux prisonniers sous les voûtes splendides  
Frémirent, comme au vent frémissent les épis;  
Et ce cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,  
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise,  
Les canons monstrueux à ta porte accroupis.*

J.-B. ISABEY et PRUDHON peignent avec amour le portrait de l'héritier impérial.

D'ailleurs toutes les œuvres du second par la tendresse dont elles sont traversées semblent protester contre la brutalité de l'époque. Elles évoquent très souvent l'enfance. Le Zéphyr qui se balance au-dessus d'un ruisseau, les Amours qui emportent Psyché, ceux qui fourbissent des flèches et attisent des torches pour faire leurs préparatifs de guerre sont les plus ravissants bambins qu'on puisse imaginer. Et il y a dans leur grâce comme une douceur mélancolique.



FALGUIÈRE (ALEXANDRE). — Le jeune martyr (Musée du Luxembourg)

Quelles expressions a revêtues à travers le XIX<sup>e</sup> siècle cette pitié vouée à l'enfance?

Assez diverses, suivant les générations. Chacune a aimé ses enfants à sa manière, avec ses idées, ses passions à elle. C'est ce que suffiraient à prouver les prénoms les plus répandus dans chaque période.

Sous le premier Empire, ce sont les héros

Le classique Monsieur INGRES, — il semble que ce titre de *Monsieur* soit inséparable de sa mémoire officielle, — ne paraissait guère doué pour exprimer la liberté naïve de l'enfance. Et pourtant voici de lui un délicieux petit minois que possède et que chérit, avec songe si sûr, M. ALFRED BEURDELEY. C'est une jeune fille, en qui l'on reconnaît à n'en pas douter celle qui un peu plus tard devait poser pour *la Source*. *La Source* en bonnet d'enfant! Dichtung und Wahrheit, eût dit GËTHE : comment l'idéal naît-il du réel? C'est là un document pour vous l'apprendre.

Contemporains d'INGRES, les romantiques mettent en scène les enfants de l'Histoire et de la Fable. EUGÈNE DEVERIA présente le petit HENRI IV gigottant, aux Béarnais enthousiastes. DELAROCHE serre l'un contre l'autre les deux enfants d'EDOUARD sur lesquels plane la mort. DELACROIX illumine d'un rayon de soleil la chair rosée des innocents que MÉDÉE va poignarder dans la tanière où se cache sa fureur jalouse.

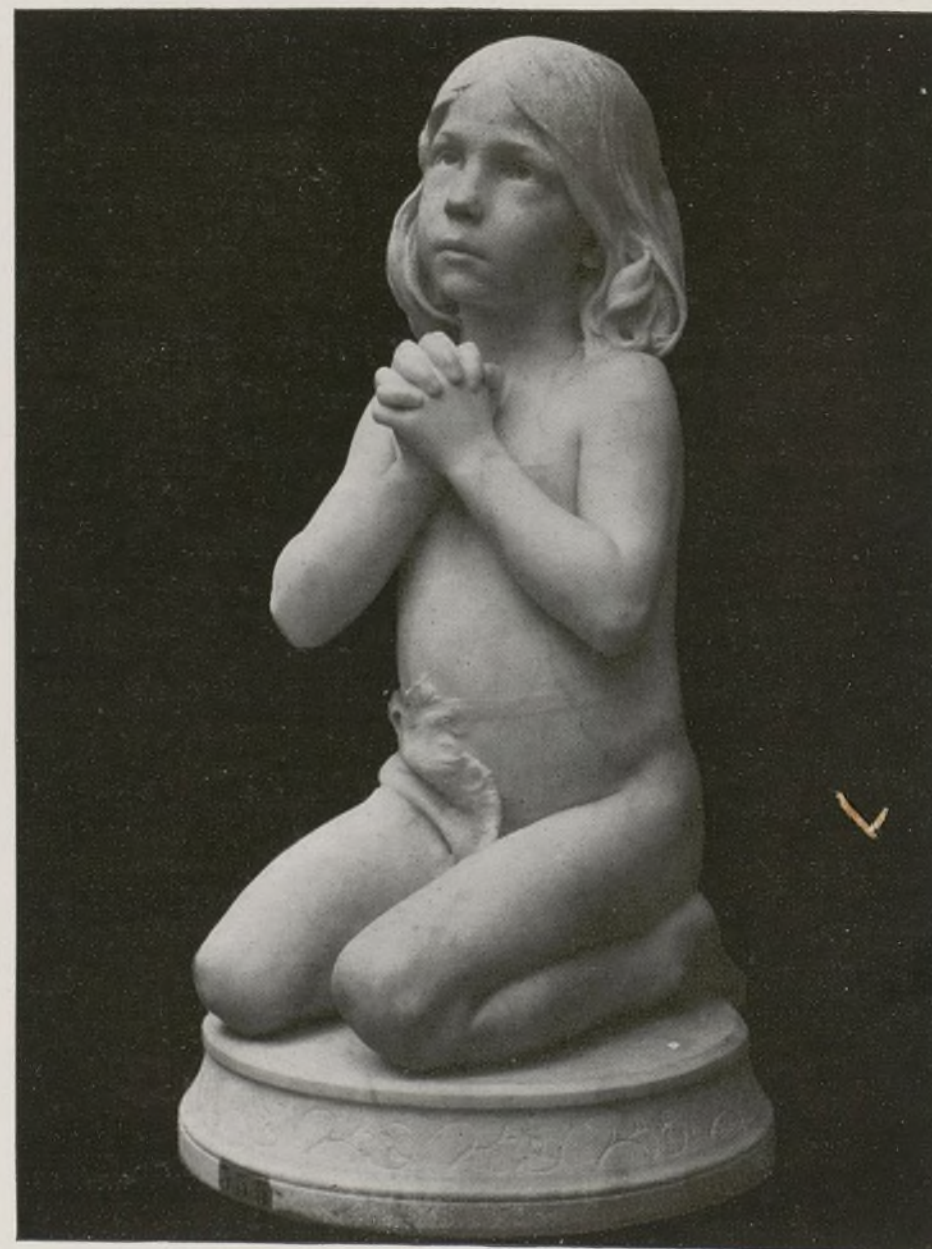
Quant à DECAMPS, qui promène en Orient sa fantaisie, ce sont de petits Turcs qu'il nous montre s'égaillant et se culbutant à la sortie d'une école: Quelle joie de fuir l'étude! Oh! mon Dieu, les enfants des chrétiens aussi sont tous Turcs sur ce point!

Au romantisme appartient également le dessinateur GAVARNI dont le crayon délicat et malicieux interpréta souvent l'enfance avec beaucoup de charme. Son esprit de grand gamin, apparaît à chaque page de son album intitulé : « les Enfants terribles » :

« N'est-ce pas maman, demande une petite fille, n'est-ce pas que



BONINGTON. — Portrait de fillette (Collection Henri Rouart)



DAMPT (JEAN). — Saint-Jean





Reproduction interdite

BESNARD (ALB.) — Portrait de jeune fille

c'est bien vilain de dire : vous m'embêtez ? Eh bien ! ma bonne a dit tout à l'heure à papa : vous m'embêtez ! Ah ! mais oui ! »

Un petit garçon menace sa sœur : « Je le dirai, je le dirai, que tu as encore pris, dans le petit pot, du rouge que maman se met... »

Toto à un visiteur : « Qui c'est donc qui a inventé la poudre ? papa dit que c'est pas toi. »

Rangerai-je parmi les grands artistes romantiques VICTOR HUGO ? Oui, certainement. Sa poésie est plus qu'aux trois quarts peinture : on voit ce qu'il évoque : cela ressort en grandes plaques de lumière sur un jeu d'ombres.

Voici l'enfant des *Orientales* :

*Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,  
Je veux de la poudre et des balles !*

Voici dans *Notre-Dame de Paris*, l'exquis petit soulier d'enfant, relique gardée par la mère à qui fut volée sa fille : « Je ne crois pas, dit VICTOR HUGO, je ne crois pas qu'il y ait rien au monde de plus riant que les idées qui s'éveillent dans le cœur d'une mère à la vue d'un petit soulier d'enfant... Ce soulier-là a tant de grâce et de petitesse, il lui est si impossible de marcher, que c'est pour la mère comme si elle voyait son enfant ! »

Et Isora ! Vous souvenez-vous de la ravissante petite Isora qui agite ses boucles blondes près des cheveux blancs de son grand-père, le baron Fabrice :

*Elle court, va, revient, met sa robe en haillons,  
Erre de tombe en tombe et suit les papillons.*

Dans les *Misérables*, l'on tremble avec Cosette, cherchant dans la nuit noire, de l'eau à la fontaine ; et à la suite de Gavroche, l'on grimpe dans les flancs de l'éléphant de plâtre où il avait élu domicile.

Y a-t-il rien de plus sublime que l'abnégation de la mère, mourante, dans les *Pauvres Gens* ?

*La mère se sentant mourir leur avait mis  
Sa mante sur les pieds et sur le corps sa robe,  
Afin que dans cette ombre où la mort nous dérobe,  
Ils ne sentissent pas la tiédeur qui décroît  
Et pour qu'ils eussent chaud pendant qu'elle aurait froid.*

Et plus loin la sainte compassion des malheureux pêcheurs pour les orphelins, est-ce beau ?

*Tiens ! dit-elle, en ouvrant les rideaux, les voilà !*

D'ailleurs HUGO n'a si bien su parler de l'enfance que parce qu'elle a tenu dans ses impressions personnelles une place énorme.

Qui ne connaît le récit de ses premières années, dans le jardin des Feuillantines :

*Semé de fleurs, s'ouvrant ainsi que des paupières  
Et d'insectes vermeils qui couraient sous les pierres.*

Ce sont ces fleurs, c'est ce jardin qui supplie la mère du poète de ne point le livrer aux pédants, de le laisser à la nature amie pour qu'elle lui ouvre le cœur !

Plus tard, sa fille morte, lui inspira ses plus beaux vers :



TASSAERT (OCTAVE). — Deux amies (Collection Alexis Rouart)

Reproduction interdite



qu'elle émotion dans le souvenir des promenades qu'il faisait avec elle :

*Elle avait dix ans et moi trente,  
J'étais pour elle l'univers.  
Oh! comme l'herbe est odorante,  
Sous les arbres profonds et verts!*  
.....  
*Elle donnait comme on dérobe,  
En se cachant aux yeux de tous.  
Oh! la belle petite robe  
Qu'elle avait! Vous rappelez-vous?*  
.....  
*Toutes ces choses sont passées,  
Comme l'ombre et comme le vent.*

Et enfin quelle tragique grandeur dans cette ode de Villeguier :

*Seigneur! Quand on a vu dans sa vie, un matin,  
.....  
Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,  
Petit être joyeux,  
Si beau qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée,  
Une porte des cieux,  
.....  
Considérez que c'est une chose bien triste,  
De le voir qui s'en va!*

Force est de le reconnaître, c'est un littérateur qui a été le plus grand peintre du XIX<sup>e</sup> siècle. N'est-il pas vrai qu'en ce moment vos yeux sont tout pleins des visions d'enfants que



MORISSET (H.) — La Correction.



HENNER. — Saint-Sébastien (Musée du Luxembourg)

je viens d'emprunter à HUGO et qu'aucune palette ne vous en offrirait de plus intenses?

Et peut-être serait-il intéressant, pour commenter les artistes, de montrer comment d'autres écrivains ont parlé de l'enfance. Art et littérature : au fond l'un ne va pas sans l'autre. Mais quoi? REBOUL et M<sup>me</sup> DESBORDES-VALMORE, à côté de VICTOR-HUGO? « L'ange au radieux visage » de celui-là et « le petit écolier » de celle-ci, sont jolis sans doute. Mais silence, après le cri de l'aigle!

Sous le second Empire, l'élégance heureuse de l'époque se traduit dans les petits amours dont CARPEAUX entoure sa Flore, rians, potelés et pleins de fossettes. Dans le même temps, CHAPLIN parsemait aussi des amours, au plafond de la chambre de l'Impératrice EUGÉNIE, CHAPLIN, ce peintre d'une sensualité un peu mièvre, mais d'une grâce si printanière.

Et les grands paysagistes COROT, MILLET ont-ils représenté des enfants? Oui, sans doute! Rappelez-vous les chevriers du premier, ces divins petits joueurs de flûte qui, sous des ombrages, au bord de quelque grand lac d'argent, saluent de leurs chants de lointains châteaux de rêve, aux murailles de nacre et d'or! Rappelez-vous aussi les paysannes du second, ses bergères qui tricotent en suivant pas à pas leurs moutons qui broutent, ou bien ses gardeuses d'oies qui, derrière les saules, pourchassent leurs bêtes vers la basse-cour.

L'époque la plus récente, n'est pas celle qui a le moins aimé l'enfance. Tout au contraire. Je dirai même, que c'est le dernier tiers de siècle, qui lui a témoigné l'intérêt le plus effectif.

Elle est de fraîche date la loi qui interdit, dans les usines, l'emploi des enfants avant treize ans. Dire qu'il y a moins d'une cinquantaine d'années, il existait encore des ouvriers de huit ans, — c'est le titre que JULES SIMON a donné à un de ses livres! Telle était la conséquence du mot





Reproduction interdite

COTTET. — Enfant breton

effroyable prêté à PITT qui répondit, paraît-il, aux patrons se plaignant de la cherté de la main d'œuvre : Prenez les petits enfants ! — Prenez les petits enfants ! Ah ! celui-là certes ne les aimait guère.

De même, elle ne remonte qu'à 1874, la loi ROUSSEL qui a assuré la protection des enfants placés en nourrice à la campagne, en instituant des inspecteurs chargés de surveiller les paysannes, trop souvent sans conscience, auxquelles sont confiés ces petits pensionnaires. Avant cette loi, il en mourait les trois quarts !

Quant à celle qui retire aux parents indignes leurs enfants jusqu'alors livrés au martyre ou tout au moins exposés au spectacle de scènes honteuses, à la corruption des pires exemples, cette loi-là n'a été votée qu'en 1889.

Enfin, elle est de 1882, celle qui a rendu obligatoire, l'instruction des enfants. Auparavant, il était loisible aux parents de refuser à leurs enfants ce capital aujourd'hui indispensable à tout homme, ces connaissances élémentaires, sans lesquelles un être humain est comme un infirme, dans la société contemporaine.

Est-il besoin de dire que de telles mesures législatives répondaient à des progrès dans l'opinion au sujet des droits de l'enfance ?

Certains écrivains contemporains vont si loin dans la proclamation de ces droits, qu'ils voudraient pour ainsi dire, soustraire l'enfant à toute contrainte.

M. ROGER-MILÈS, dans une charmante étude qu'il a écrite sur *Nos femmes et nos enfants*, fait grand éloge de la méthode pédago-

gique appliquée par TOLSTOÏ, dans l'école de son domaine d'Yasnaïa Poliana. Les leçons y sont données n'importe où, au besoin sur un perron ou dans un jardin, et les élèves ne les écoutent que s'ils le veulent. Or tous le veulent, paraît-il. Voilà qui est fort bien. Je laisse au grand romancier russe la responsabilité de ses principes d'éducation et je ne les note que

comme symptomatiques des idées nouvelles au sujet de l'enfance.

D'ailleurs JULES VALLÈS, dans son amère autobiographie, a peut-être été plus radical encore que TOLSTOÏ, puisque c'est la révolte ni plus ni moins, qu'il paraît conseiller aux enfants mécontents de leur sort. Il faut convenir qu'il n'avait pas à se louer du sien, s'il est vrai, comme il le dit, *qu'une trique eût assez bien remplacé sa mère*.

Toujours est-il qu'une période si sympathique à l'enfance devait naturellement lui consacrer un grand nombre d'œuvres d'art.

Au Panthéon, PUVIS DE CHAVANNES interpréta avec tendresse, l'enfance de Sainte-Geneviève. Légende exquise qui met la ville la plus raffinée, la plus cérébrale qui fût jamais sous le patronage d'une pastourelle ! Cela rappelle les chevaliers tout bardés de fer invoquant dans les mêlées sanglantes le doux regard de Marie. Elle est charmante la bergère agenouillée au matin dans les champs, tandis qu'à distance, respectueusement, les paysans la regardent comme un ange appelant sur leur sol la bénédiction du ciel. Charmante encore, quand l'évêque Saint-Germain lui relève son candide visage et se penchant sur ses beaux yeux purs y lit la prédestination sacrée.

Le peintre dont PUVIS DE CHAVANNES fut si longtemps le voisin de palier, dans la petite maison de la place Pigalle, le bon HENNER, a parfois oublié quelques instants ses divines nymphes rousses, pour célébrer aussi l'enfance. C'est d'ailleurs en brossant le torse d'Abel mort qu'il décrocha le Prix de



Reproduction interdite

SCHAEFFER (ARY). — Portraits d'enfants (Collection H. Rouart)



Reproduction interdite

LANDSEER. — Le mauvais garçon (Collection Henri Rouart)



Reproduction interdite

COROT. — Le petit mendiant (Collection Alexis Rouart)





PUVIS DE CHAVANNES. — Sainte Geneviève marquée du sceau divin (Peinture murale du Panthéon)

Rome. Etude adorable qui annonçait déjà tout ce que le grand artiste alsacien devait être : le magicien des belles chairs souples caressées par de mystérieux rayons de lumière. Le charme, le « jarme » comme il prononçait, voilà ce qu'il a toujours cherché, voilà ce qu'on trouve en particulier dans son beau *Saint-Sébastien* pâle, du Luxembourg, et dans son *Bara*, son petit « dampur », au teint d'ivoire, bijou du Musée d'Orléans.

Le religieux effet qu'obtient HENNER en modelant dévotement ses nus, CARRIÈRE l'obtient par l'expression des visages et des gestes.

C'est vraiment lui le *Maître de l'Enfance*. Enfance pensive qui sent déjà s'éveiller en elle l'âme raisonnable, enfance troublante qui par ses inquiétudes précoces, échappe déjà aux mères, terrifiées de songer combien peu de temps elles conserveront leur trésor. Oh ! ces baisers violents comme des morsures, sur la joue des petits êtres dont les yeux reflètent déjà le rêve de la liberté ! Oh ! ces étreintes qui voudraient lier à tout jamais au sein maternel ces petits corps adorés ! CARRIÈRE est nuageux dans sa manière ; il l'est parce que la pleine lumière ne convient pas à l'intimité des âmes ; mais quelle fougue enragée, quelle énergie de passion dans cette pénombre !

Miss CASSATT, encore une artiste initiée à toutes les nuances de l'amour maternel ! Comme elle fait pieusement

tenir dans la main d'une mère les minuscules *petons* d'un nouveau-né ! Comme elle est éloquente quand elle représente le baiser donné au creux d'une toute petite *menotte*, le baiser d'adoration rappelant celui d'une Vierge à son fils divin !

Quant à ALBERT BESNARD, l'enfant est pour lui une fleur, parmi les fleurs. Dans ses portraits les jeunes chairs éclosent comme des corolles au soleil et les yeux y scintillent comme la rosée du matin. Quelle grâce aimable ! Quelle bonne joie de vivre !

Contraste ! l'enfance misérable évoquée par PELEZ ! Cela, c'est l'herbe décolorée qui pousse entre des pavés, au hasard ! Malheureux marmots à la figure verdâtre, à moins qu'elle ne soit bleuie par le froid, aux yeux creusés par la fièvre, au corps décharné par les privations, souvent aussi dévié par la tare d'un sang malade. Tristesses, dont la société, sans doute, et aussi la vie elle-même sont responsables !

JACQUES BLANCHE croit apercevoir dans la conscience enfantine tout un arrière fond singulier. A-t-il raison ou tort ? En tout cas, ses petits bonshommes et ses petites bonnes femmes possèdent déjà un moi aussi développé que celui de MAURICE BARRÈS, l'ami du peintre.

MM. SIMON et MORISSET sont plus simples quand ils racontent, à la bonne franquette, les douces joies de la famille : départ pour la promenade, remontrances au collégien, dernier de sa classe, etc...



GSELL (LAURENT). — La tasse de lait

Reproduction interdite





SIMON (LUCIEN). — Portraits

Reproduction interdite

L'enfant des vieilles provinces, l'enfant de l'étranger, l'enfant exotique, nous sont présentés par les peintres voyageurs, COTTET, VERY, DINET. Le premier, fait défiler sous le porche des petites églises de granit, de songeuses communiantes bretonnes; VÉRY, rassemble près d'un canal, la marmaille hollandaise, attirée instinctivement par l'eau, comme des canetons se jetant à l'étang en sortant de l'œuf; et DINET fait rire, bondir, crier dans le sable d'or, les petits arabis, alertes comme des gazelles, dont ils ont les grands yeux tendres.

La sculpture : il faut en dire quelques mots, sous peine de passer sous silence des maîtres comme DAMPT et BARTHOLOMÉ. D'abord, un souvenir pour CARRIÈS. Ses têtes d'enfants modelées, en grès, portent l'empreinte de son talent, volontiers satanique. Il en a fait des énigmes en leur prêtant des sentiments d'hommes. Son infante, qui semble savourer sa méchanceté envers un pantin qu'elle broie, lentement; telles autres figures de petites filles sensuelles ou impérieuses hantent l'esprit, comme de mauvais rêves. Beaucoup d'art, mais vraiment, j'aime mieux autre chose!

J'aime mieux DAMPT, par exemple, dont l'inspiration est noble comme une prière, quand il réunit l'aïeule et l'enfant, les deux âges où la chair ne trouble pas la pureté du cœur.

J'aime mieux BARTHOLOMÉ quand, dans l'*Enfant mort*, il ploie en deux la mère, brisée par le deuil. Qu'est-il devenu,

*Son doux nouveau-né? tête aux fraîches couleurs,  
Qui, naguère à son sein, comme une mouche aux fleurs,  
Pendait, riait, pleurait et malgré ses prières,  
Troublant tout son sommeil, durant des nuits entières,  
Faisait mille discours, pauvre petit ami!...  
Et qui ne dit plus rien, car il est endormi!*

Ah! ne consolez pas une telle douleur! conclurait le poète.

L'art reflète l'esprit public.

Si au XIX<sup>e</sup> siècle, plus qu'en aucun autre, si aujourd'hui encore et surtout, des maîtres nous charment en exaltant l'enfance, c'est que la société moderne aime les enfants, c'est que nous tous, nous les aimons. Je suis sûr que vous ne me désavouerez pas.

PAUL GSELL



BARRIAS. — Mozart enfant  
(Musée du Luxembourg)